L'Abeille de la nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abeille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Mardi, 14 juillet 1914.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	24
Midi	86	27
3 p. m.	88	28
6 p. m.	86	27

LA FÊTE NATIONALE DE LA FRANCE

(Suite de la 2ème Page)

dont le vénéré et vénérable président, M. J. M. Vergnolle, est parti pour la France afin de se reposer de son labeur assidu pour la colonie française.

L'Union Française, dirigée avec un zèle inlassable par son président, M. Emile S. Ecuyer, marche de pair avec la Société du 14 Juillet, car elle aussi maintient une école où les jeunes filles apprennent gratuitement les deux langues, le français et l'anglais, et sont dirigées par des professeurs qui leur enseignent la saine morale pour qu'elles deviennent dans la suite de bonnes mères de famille.

L'Alliance Franco-Louisianaise a aussi sa part dans l'œuvre de propagande de la langue du pays natal. Son digne président, M. Albert Breton, ici présent, mérite les sincères félicitations de tous les français pour le succès atteint par l'Alliance en établissant des cours de français dans les écoles publiques de la ville.

La vaillante société, l'Athénée Louisianais, a accompli et accomplira longtemps encore son œuvre de conservation et de propagation de la langue française en Louisiane — œuvre qui a été si habilement et patriotiquement conduite pendant nombre d'années par feu le professeur Alcée Fortier. Mais il a un successeur digne de lui dans le président actuel, M. Bussière Rouen.

Les Enfants de la France, dont M. J. A. Buisson, patriote éclairé, est le président, la Société des Bouchers, présidée par M. Larroux, la Société St-Maurice, dirigée par M. Sébastien Roy, et M. E. J. Naudon, la Société des Laitiers, ayant à sa tête M. Bordes, et l'Orphéon Français, dont le président MM. Maumus est l'âme dirigeante. Puis, en quelques paroles éloquentes et émues, le consul rappela la touchante cérémonie du matin, l'inhumation des restes des officiers et des marins français qui furent enterrés à la Quarantaine de la Louisiane en 1857 et dont la dépouille mortelle repose maintenant dans un caveau commun en arrière de la Cathédrale St-Louis.

Le consul, revenant à son appréciation de l'œuvre de la Société du Quatorze Juillet, constata le fait que cette société a contribué à faire des citoyens de la Nouvelle-Orléans des gens pleins de cœur en leur offrant chaque année cette fête grandiose qui est la fête de tous ceux qui sont émus en entendant prononcer ces mots vibrantes de Liberté, Egalité, Fraternité.

M. Paul Capdevielle, représentant le gouverneur Hall, M. Behrman, véritables amis de la France, témoignent par leur sympathique présence toute l'amitié que le peuple louisianais éprouve pour la colonie française.

Le maire s'exprimant en anglais dit qu'il n'était pas nécessaire de dire combien il était heureux d'assister à la fête patriotique du 14 juillet. C'est toujours un vrai plaisir pour lui de se trouver avec les membres de la colonie française de la Nouvelle-Orléans.

Le maire applaudit à toutes les œuvres d'éducation, de bienfaisance, et de propagation de la langue française en Louisiane — œuvres dignes des fils de ce beau pays de France qui se tient à l'avant-garde des nations du monde en tout ce qui a trait à la science, à la civilisation et aux progrès de l'humanité. Aucun représentant du gouvernement français à la Nouvelle-Orléans, n'a montré plus de dévouement, plus de zèle que M. Pierre Lacaze, et il a su bien vite se concilier l'estime et le respect des citoyens de la Nouvelle-Orléans.

L'école maintenue par la Société Française du Quatorze Juillet est un monument au zèle éclairé et au patriotisme dévoué des français de notre ville.

Discours de M. Paul Capdevielle.

Le docteur Roussel, en présentant M. Capdevielle, le recommanda si recommendation était nécessaire, aux citoyens français comme un vieil et dévoué ami, ancien maire de la Nouvelle-Orléans, et en ce moment auditeur d'état.

M. Capdevielle tout assurant l'assistance qu'il avait été appelé au dernier moment à remplacer le gouverneur Hall et demandant l'indulgence si son discours n'était pas à la hauteur de sa mission, parla en ces termes:

Avec votre permission j'ajouterai qu'un seul sentiment nous anime aujourd'hui. Messieurs, sentiment qui nous honore aux yeux du monde et à nos propres yeux, parcequ'il est fait de respect, d'admiration et d'amour; parcequ'il nous groupe devant ce symbole qu'on appelle le drapeau et dont le nom, sinon la vue, nous remplit d'émotion et donne au plus grand nombre d'entre-nous la douce vision du clocher, de la patrie absente, du nid, des tendresses familiales.

Si notre humaine nature a ses côtés petits, ses laideurs même, elle a aussi sa noblesse, ses sublimités, car il est des heures, et la présente en est, où elle se dégage de cette matière qui la ravale, l'amoindrit pour planer dans le domaine élevé de l'idéal.

Oui, messieurs, nous sommes ici, non dans un but d'intérêt personnel, mais pour célébrer la fête de la France, pour revive par la pensée cette glorieuse journée qui vit s'effondrer le vieil édifice politique et social, et s'élever sur ses ruines ce Temple où allait se proclamer la souveraineté du peuple, où la France nouvelle devait glaner le bon grain dont elle ensemencerait le monde et dont la germination sous les fécondants rayons du soleil de justice devait produire les immortels principes de Liberté, Egalité Fraternité.

— Plus d'un siècle nous sépare du mémorable événement, et si le souvenir, ne s'en est pas perdu, c'est qu'il a été une haute leçon pour l'humanité, c'est qu'il lui a assuré des destinées meilleures.

La France, messieurs, ainsi qu'une mère dont la sollicitude est grande, s'honore d'avoir des fils aussi affectueux que vous, et, croyez-moi, les échos de toutes fêtes qui se donnent aujourd'hui en son honneur, pour célébrer son génie et ses gloires, lui arriveront comme la plus caressante des musiques, la plus suave des mélodies.

Je vous félicite, M. Lacaze, et c'est avec toute la sincérité de mon cœur que je félicite la colonie française de son geste; la manifestation pleine d'éclat qu'elle a organisée pour célébrer sa fête nationale doit lui être un sujet de légitime orgueil.

Discours de M. Lafargue:

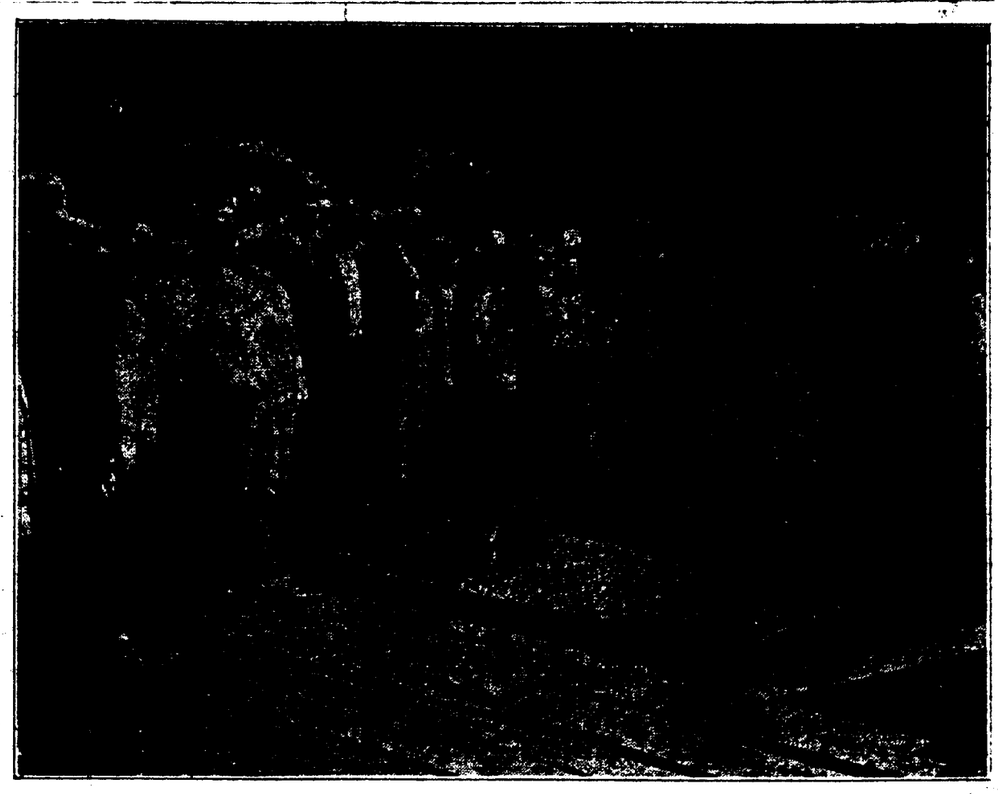
M. le Consul
M. le Président, Messieurs de la Société du 14 Juillet.
Mesdames, Messieurs:

Le 14 juillet: Quelle date, dont le son martial et entrainant vous réchauffe immédiatement le cœur et fait vibrer en vous la corde du patriotisme le plus pur et le plus élevé. Quel anniversaire, qui vous transporte par la pensée a plus d'un siècle dans cette ville de Paris, remplie à ce moment de clameurs populaires, d'une foule qui envahit de toutes parts le quartier St.-Antoine, hommes, femmes, enfants, traînant à leur suite des canons et armés de fusils pris aux arsenaux du roi, se précipitant tous vers cette vieille forteresse de la Bastille, qui incarnait pour eux l'absolutisme de la monarchie, l'assiégeant avec furie et finalement la forçant à se rendre.

Le 14 juillet 1789 est une date mémorable non-seulement dans l'histoire de Fronce, mais dans celle de toutes les nations d'Europe. C'est le jour ou sous les coups répétés du peuple Français, décidé à en finir avec tout ce qui lui rappelait la tyrannie du féodalisme et l'oppression des privilèges, la vieille citadelle qui pendant de longs siècles se dressait fièrement dans la plus belle capitale du monde et qui avait servi de prison a'tous ceux qui avaient osé déplaire au souverain, comme un château de cartes, s'écroula. Nonobstant ses murs épais, ses tours menaçantes et ses bastions formidables, sous la poussée irrésistible des enfants de la France, des fils de la Liberté, ce vieux château fort se rendit. Et le peuple en délire presqu'étonné de sa puissance, voulut célébrer son triomphe et dansa, nous dit l'histoire, jusqu'au lendemain. C'était la réaction populaire de longs siècles d'oppression qui se faisait et ce dut être un spectacle bien impressionnant que celui du peuple en délire dansant et chantant autour des ruines fumantes de la Bastille.

Nous célébrons en ce jour non seulement la prise de la Bastille, mais le premier grand geste libérateur de la nation française. Pendant la Révolution Française il s'est passé des événements considérables, sans nombre, et la chute de la vieille prison d'état est loin d'être le seul exploit de cette période si mouvementée. Ce qui rend cette date du 14 juillet si mémorable c'est qu'elle marque le premier pas du peuple français dans la voie de la Liberté. Le moment était critique. Il fallait triompher afin d'inspirer aux timides et aux hésitants tout le courage et toute la détermination nécessaires pour arriver au but. La prise de la Bastille remplissait donc ses assiégeants de la plus grande joie — c'était le réveil d'un peuple qui pendant longtemps avait vécu comme dans un cauchemar et qui voyait soudain le soleil éblouissant de la Liberté l'inonder de sa lumière la plus féconde. C'est pourquoi le peuple Français a choisi comme fête nationale la date de cet événement, qui par la suite devait avoir des conséquences mémorables et devait donner à l'Europe étonnée le spectacle sublime d'une nation brisant ses fers et proclamant orgueilleusement ses droits à la Liberté, à l'Egalité et à la Fraternité, alors que ses voisins restaient encore soumis à l'arbitraire de la monarchie et à la toute puisance d'une tête couronnée. Le 14 juillet c'est le jour où le peuple français s'est dressé terrible et menaçant et a allumé cette torche qui parfois brilla d'une lueur sinistre mais qui finalement, devint le flambeau radieux du Républicanisme éclairé, répandant aujourd'hui sur les nations du monde sa lumière de haute culture intellectuelle et de fertile civilisation. Tel un phare qui la nuit projette ses feux étincelants dans un grand rayonnement, la France, seule parmi les grandes nations Européennes leur donne l'exemple d'un républicanisme généreux et d'une démocratie bienfaisante. Salut à toi 14 juillet 1789 — Aurore de la liberté en Europe, et salut à toi 14 juillet 1914, date mémorable pour nous puisqu'elle nous permet de nous réunir ici aujourd'hui pour chanter avec les Républicains d'Amérique les louanges des premiers Républicains de l'Europe.

Et certes, sauf en France même ou dans ses colonies, il n'y a pas un coin du globe ou l'on puisse à plus juste titre célébrer le glorieux anniversaire du 14 juillet, qu'en Louisiane — terre de prédilection toute Française, pays ou s'est déroulée l'une des plus belles épopées coloniales que l'Histoire ait enregistrées. Nous Louisianais, nous devons en un jour comme celui-ci nous rappeler que cette contrée à été peuplée pendant plus de deux siècles par les enfants de France, ces hardis pionniers, qui bravant les plus grands périls, et de la nature et des hommes, ont implanté ici les bienfaits de la civilisation et y ont laissé la marque indélébile de leur génie et de leurs vertus. Il sied qu'en une fête comme celle-ci nous rendions un hommage ému à la mémoire des Cavelier de La Salle, des Bienville, des Iberville, des Joliet, de tous ces Français illustres qui avaient rêvé de doter leur pays d'une colonie dont la puissance et les richesses surpasseraient celles des territoires d'outre mer appartenant à la nation rivale, l'ennemi héréditaire, l'Angleterre. Ces preux, ces chevaliers, ces vaillants ex-



Mgr. Laval, son clergé, M. Pierre Lacaze, vice consul de France, et les notabilités Louisianaises devant la sépulture des marins du Tonnerre.

plorateurs qui avaient quitté leur pays pour s'aventurer dans la brousse et dans les forêts vierges d'un continent alors inconnu, au cours de leur œuvre de colonisation ont fait preuve d'un courage, d'une endurance et d'un esprit d'abnégation qui ne pouvaient naitre que du patriotisme le plus élevé. Aussi en ce jour de fête nationale, honneur à ces premiers Français qui ont lutté vaillamment pour apporter aux peuplades sauvages de notre pays la lumière de la civilisation et qui ont su si bien faire aimer et respecter l'emblème de la nation qu'ils représentaient. Honneur à ces enfants de la vieille Gaule, dont les travaux de pénétration en pays étranger, remplirent leur souverain d'une si grande admiration qu'il voulut que l'on donna à la souvelle contrée un nom qui serait formé du sien et de celui de sa royale épouse — le doux nom de Louisiane. Oui c'est vraiment en Louisiane que nous avons le droit et le devoir de célébrer le 14 juillet, car la Louisiane a toujours revendiqué hautement ses origines Françaises, depuis l'époque où Noyant, Lafrénière, Marquis et leurs compagnons répondirent fièrement au tyran Espagnol, O'Reilly, qu'ils préféraient mourir plutôt que de renier la mère patrie, jusqu'à nos jours, où sous la conduite éclairée des Consuls de France les habitants de ce pays donnent constamment à la France des témoignages admirables de leur affection et de leur loyauté. Nous pouvons du reste être fiers du pays que nous aimons a appeler "notre seconde mère patrie," car si nous jetons les yeux rien que sur l'œuvre accomplie par la France depuis la Révolution Française, il nous sera aisé de constater combien cette nation est grande et digne sous tous les rapports non seulement de notre admiration, mais de celle de toutes les autres nations du monde. Pendant le XIXe siècle et depuis l'avènement du XXe la France n'a cessé de donner à l'univers entier les preuves les plus éclatantes de son génie puissant et fécond. Au commencement du siècle dernier, c'est le plus illustre des capitaines des temps anciens et modernes qui promène triomphalement ses aigles sur toute la face de l'Europe et qui plante victorieusement l'étendard de la France dans presque toutes les capitales du vieux monde. C'est lui, qui arrivé à l'apogée de sa gloire dicte des lois à la moitié de l'Europe et distribue, en conquérant superbe, des trônes et des couronnes à ses frères et a ses maréchaux. Spectacle que n'égalèrent jamais même les fastes militaires d'un César, d'un Alexandre ou d'un Annibal. Dans le monde des lettres Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Balzac et Alfred de Musset, pour n'en nommer que quelques uns, tressent une couronne immortelle pour leur pays. Gounod, Halevy, Saint Saëns, Reyer et Massenet font vibrer d'une savante et sublime harmonie la belle lyre de la France. Dans le domaine de la Peinture et de la Sculpture la France fournit à l'univers des chefs d'œuvre dûs au pinceau et au ciseau de ses enfants. Enfin la Science Française, qui a toujours tant fait pour l'humanité lui donne un Pasteur — homme admirable, sublime, génie dont les travaux et les recherches ont puissamment contribué à améliorer le sort de la race humaine, a guérir des maladies qui jusqu'alors étaient restées rebelles aux soins les plus assidus et les plus éclairés. Aujourd'hui Pasteur est reconnu par le monde entier comme un de ses plus grands bienfaiteurs et le pays auquel il appartenait a droit par conséquent à la reconnaissance éternelle des autres nations.

Voilà ce qu'a fait la France depuis l'ère de la Révolution et voilà pourquoi nous devons en ce jour de fête la saluer et lui offrir les témoignages de notre admiration et de notre affection. Depuis la Révolution Française la France n'a jamais cessé de travailler pour le bien et l'amélioration de la race humaine et si ses conquêtes militaires ont été belles et grandioses ses conquêtes pacifiques dans le domaine des Sciences, des Arts et des Lettres n'ont été pas moins merveilleuses et éclatantes. La France aujourd'hui continue à déverser sur l'univers ses torrents de lumière intellectuelle et morale. Comme par le passé elle se tient à l'avant garde de la civilisation et du progrès. La plume de ses écrivains illustres, le ciseau de ses sculpteurs admirables, le pinceau de ses peintres de génie et surtout les grandes et bienfaisantes découvertes de ses savants lui conservent le rang qu'elle a toujours occupé parmi les nations du monde. La France continue à donner au monde les preuves les plus éclatantes de la vitalité et de la vaillance de ses enfants. L'œuvre de pacification entreprise au Maroc s'achève brillamment. Les troupes Françaises envoyés dans cette contrée de l'Afrique ont prouvé à l'univers qu'elles possédaient les mêmes qualités de bravoure et d'héroïsme dont étaient animés leurs devanciers sur les champs de bataille de Wagram, d'Austerlitz,

(Suite 3me Page)

CAUCASIENS!
Nous avons l'honneur de mettre de nouveau à la disposition du public notre
BAIN TURC
moderne, pour hommes, qui vient d'être heureusement réformé. Ouvert à toute heure, excepté de 8 heures à midi, heures qui seront réservées aux dames, jusqu'à ce que leur division spéciale soit prête.
M. ET MME. OSBORNE,
726 RUE GRAVIER
10 mai—1 an

LE MÉTHODE BERLITZ
Nous commençons des classes de Français spéciales pour enfants, depuis le 15 juillet.
Classes pour commençants et étudiants avancés, littérature et histoire.
Aussi, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine.
Nous garantissons que nos élèves obtiennent l'accent le plus pur.
Visitez-nous, écrivez ou téléphonez.
The International School of Languages
"Original Berlitz Method"
823 Maison Blanche. Tél. Main 3091.
3 juin—1 an—merc-ven-dim

WEAR THE ROBBERT
Ses montures sont sans égales
H. J. ROBBERT
OPTICIEN SPÉCIALISTE
208-207 rue Carondelet Phone Main 4570
7dec—1an

Feuilleton de l'Abeille de la Nlle-Orléans

No. 21 Commencé le 19 juin 1914.

Le Secret Terrible

PAR

J. de MAISONNEUVE

DEUXIEME PARTIE

Les Exploits des Francs-Lurons.

(Suite)

"Je me promets d'ajouter mon enquête à la vôtre, messieurs, et de découvrir le criminel, s'il réussit à vous échapper. Pour mener à bien cette œuvre, j'abandonnerai toutes les autres.

"J'aimais Alexandre comme un frère. Ma mère l'appelait son fils. La disparition de ce cher compagnon, dans des circonstances si cruelles pour tous ceux qui portent le nom de Cérisolles sera la grand douleur de ma vie.

"Si vous désirez m'imposer l'interrogataire de rigueur, je vous répondrai de mon mieux, quoique, hélas, j'ai bien peu de chose à vous dire.

"Mais remettons à plus tard cette formalité. Avant tout, je veux voir la dépouille mortelle de celui qui m'embrassait hier avec tant de tendresse."

Choqués par la désinvolture, déroutés par l'expression de franchise absolue de celui que, sur de vaines apparences, ils considéraient comme un criminel, les magistrats s'apprêtaient à formuler des objections.

Romain ne leur en laissa pas le temps. Virant sur ses talons, il s'acheminait déjà vers la chambre tragique.

Lénore s'était emparée de son bras. Il la repoussa avec douceur.

—Y songes-tu, mon enfant! T'imposer de nouveau une émotion pareille!..

—Oui, j'y songe, murmura la jeune femme, de façon à n'être entendue que de son mari. Quand mon bien-aimé souffre, ma place est tout près de son cœur. Est-ce que mon amour ne sera pas le baume qui le guérira?

—Ma Lénore, je t'en supplie, dit M. de Cérisolles.

Mais il lut dans les grands yeux bleus une volonté si forte et si tendre que, pressant le bras de la jeune femme contre sa poitrine, il continua son chemin.

—Suivons-les, avait dit le procureur à voix basse.

Et il gravit l'escalier escorté de son collègue.

—Qu'en pensez-vous. Bovey? chuchotait le juge, encore mal remis de son étonnement.

—Je pense, que s'il est coupable, c'est un comédien de génie, murmura le procureur hochant le front.

—Et vous, Guibaud?

Le magistrat s'inclinait vers l'agent qui venait de se glisser dans son ombre.

—Je pense qu'il est très fort..si fort, qu'il n'avouera jamais.

Une porte roulait sur ses gonds. Romain, pénétré d'une emotion indescriptible, entra dans la chambre fatale.

Presque aussitôt un gémissement d'agonie monta à ses lèvres; mais au lieu de s'abattre sur le parquet comme Lénore l'avait craint, il échappa à l'étreinte de la jeune femme et courut vers la couche sanglante:

—Alexandre, mon ami, mon frère..Pauvre victime, pauvre martyr..Ah! maudit soit ton bourreau.

Romain était tombé à genoux et attirant à lui l'assassiné posait ses lèvres sur son front livide.

— Il est innocent! disaient au juge les yeux du procureur.

— A moins qu'il ne soit un comédien de génie, comme vous le supposiez tout à l'heure, répondaient les prunelles bleuâtres du juge d'instruction.

Guibaud, les sourcils froncés, les narines palpitantes, faisait songer à une bête famélique prête à s'élancer sur sa proie.

— Il est bien fort; mais moi aussi, pensa-t-il. Je vais si bien fouiller sa vie que, s'il y a une tare, je la découvrirai.

A nous deux, monsieur le châtelain.

Et l'espoir d'une bonne chasse fit vilainement grimacer ses lèvres méchantes.

. . . . . .

CHAPITRE XI.

UN INNOCENT.

— Ainsi, monsieur de Cérisolles, vous refusez de m'apprendre ce que vous êtes allé faire à Paris, ce matin.

A cette question du juge d'instruction, Romain répondit avec hauteur:

— Est-ce mon procès que vous instruisez, monsieur. Je commence à le croire, tant l'indiscrétion inutile de vos paroles me surprend.

"Je vous ai conté, de moi-même, avec une sincérité absolue, tout ce que je sais sur mon pauvre ami; mais je ne vois pas la nécessité de vous révéler des particularités de mon existence tout à fait étrangères au but que vous poursuivez.

—Etrangères ?... vraiment ?... demanda le magistrat avec un sourire fielleux.

Le châtelain avait sursauté. Ses prunelles brillèrent de courroux.

— Que voulez-vous dire, s'écria-t-il ? Je vous somme de vous expliquer.

C'était dans la pièce du rez-de-chaussée, tranformée depuis quelques heures en cabinet de juge d'instruction, qu'avait lieu cette scène pénible.

Romain y était descendu à la suite des magistrats, après sa confrontation volontaire avec le cadavre de son ami et l'interrogatoire de rigueur avait commencé.

Mais les investigations hardies du juge d'instruction à propos des affaires particulières du châtelain n'avaient pas tardé à révolter celui-ci, qui était à mille lieues de se croire en butte à d'abominables soupçons.

Pourtant, les dernières paroles du magistrat illuminèrent l'esprit de Romain d'une clarté sinistre et frémissant d'indignation, il répéta:

— Je vous somme de vous expliquer... si vous êtes un homme d'honneur.

— Pardon, monsieur, ne renversez pas les rôles, dit froidement le juge, dont le visage vermeil avait pâli. C'est votre honneur et non le mien qui est en cause et qu'il s'agit de prouver, si c'est possible.

— Mon honneur ?... en cause!...

Les traits de Romain se contractèrent il chancela comme s'il allait tomber; mais le sang violemment chassé de son cœur y reflua tout à coup.

Cet homme loyal, soupçonné d'un crime odieux, vit rouge et l'espace d'une seconde, fut capable de le tuer.

— Misérable! rugit-il, s'élançant vers son accusateur.

Mais procureur et policier avaient prévu le geste frénétique du malheureux châtelain.

Cramponnés à lui, ils l'immobilisèrent, tandis que M. de Caremant reculait d'un bond, qui le révélait très souple, malgré son embonpoint.

Il s'était approché d'une croisée et soulevait le store de dentelle:

— Les gendarmes sont là. Dois-je les appeler demanda-t-il.

— Inutile, fit doucement M. Bovey, dont une lueur de pitié adoucissait le regard froid. La terrible surprise que vient d'éprouver M. de Cérisolles excuse son élan de violence.

"Reprenez- votre place, cher ami, et continuez l'interrogatoire au point où vous l'avez laissé.

"Monsieur comprendra que notre devoir étant de découvrir des coupables qui, la plupart du temps, excellent à se cacher, nous n'avons pas à tenir compte des susceptibilités de ceux que nous interrogeons. Quitte à revenir sur nos pas avec des excuses et des regrets nous devons fouiller toutes les voies qui s'ouvrent.

"L'intérêt du patient est de nous répondre avec une entière franchise.

"Puisque vous désirez si vivement, monsieur, mettre la main sur l'assassin de votre ami, facilitez notre enquête au lieu de la gêner.

Romain, qui s'était effondré, exténué, dans le fauteuil que lui avançait Guibaud, releva la tête et dit d'une voix rauque:

— J'ai dû me tromper. Il n'est pas possible que vous avez accueilli une seconde l'idée atroce qui a traversé mon esprit. Le meurtre du malheureux Narjac me rend fou.

Que désirez-vous savoir, messieurs ?

— Ce que vous alliez faire à Paris ? rede-